

Amand DAGNET

La vie quotidienne
dans le Coglais
au XIX^e siècle

RUE DES SCRIBES

1987



chez toi, pour boire un coup et leur dire que nous t'emmenons. »

Il eût été inutile de résister, d'ailleurs. Il rebroussa donc chemin avec eux. D'autre part, son père et sa mère virent bien tout de suite que ce n'était pas la peine de faire des difficultés, à moins de passer pour *fidèle à Napoléon*, et par conséquent attaché toujours aux idées révolutionnaires, et de s'attirer de ce chef toutes sortes d'inimitiés et de représailles.

Il fut donc fait comme les « Cent-jours » l'avaient dit. Et Jean Le B..., après avoir embrassé son père, sa mère et toute la famille, partit avec le détachement.

— Au bourg de St-Germain, on s'arrêta pour souper et passer la nuit dans les granges et greniers du vieux marquis de St-Germain (un « du Pontavice », je crois). Là, on procura à mon grand-père une paire de bottes neuves et un *fusil à piston*.

Le lendemain, ils battirent la campagne ; chemin faisant ils firent quelques nouvelles recrues, ou par force ou par persuasion ; et arrivèrent le soir au bourg de St-Etienne.

Ils s'installèrent pour passer la nuit dans des maisons d'un nommé *Pilet*, lequel avait joué dans le pays un rôle actif, comme chef royaliste, pendant la période révolutionnaire.

Ils entonnèrent, pour remercier leur hôte de sa bonne hospitalité, un chant bien connu à cette époque, sur l'air du cantique : « Bénissons à jamais... » (Les autres chants ou fragments de chansons, rigodons, etc... sont notés à la fin du volume).

REFRAIN

Viv' Pilet, viv' Pilet,
Barbe-Blanche et Noir-Toret. (a) bis

1^{er} COUPLET

C'est trois bien vaillants bougres,
Pour nous m'ner au combat,
Ils ne ménagent pas
Le cidre ni la poudre.

(Refrain)

(a) *Pilet* était de Saint-Etienne. *Barbe-Blanche*, de son vrai nom C..., de Fougères, était mort depuis six ou sept ans à cette époque. — Quant à *Noir-Toret* (Taureau noir), dont je ne me rappelle pas le vrai nom, il devait son sobriquet à sa forte barbe noire, son cou de taureau et ses muscles d'acier. Il avait disparu on ne savait où.

2^e COUPLET

En les sieûrait au diàbe
Ces trois compagnons-là ;
Les voici, les vouëla,
L'artout à l'embuscade.

(Refrain)

3^e COUPLET

Ils ont l'oreille fine,
Le bras fort, et d'bons yeux.
J'sommes d'accord avec eux :
Trinquons, buvons chopine.

(Refrain)

(Il y avait peut-être d'autres couplets, mais je les ai oubliés.)

Le père Pilet, en les entendant chanter ainsi, se croyait revenu à dix-huit ans en arrière ; il paraissait heureux.

— Oui, mais les « Cent-Jours » ne *burent pas chopine* à leur aise ce soir-là, ou du moins pas si longtemps qu'ils l'espéraient.

Comme ils étaient à la fin du troisième couplet et trinquaient bruyamment, tout gais du cidre déjà bu dans la journée par les campagnes de St-Germain et de St-Etienne, et surtout de l'excellent *piot* que leur avait procuré le cellier de Pilet, on vint les avertir qu'une compagnie de « Bonapartistes » de Fougères arrivait du côté de St-Eustache !... (a)

Ne se trouvant pas suffisamment organisés, ni en nombre pour résister à ce moment-là, les « Cent-Jours » abandonnèrent précipitamment le bourg de St-Etienne et partirent, en plusieurs escouades et par des chemins différents, du côté du couchant et du midi, se donnant rendez-vous pour le lendemain à Chaudebœuf.

— Enfin, au bout d'une quinzaine de jours, après avoir couru à droite et à gauche, de paroisse en paroisse, de bourg en bourg, de village en village, logeant chez ceux qui étaient connus comme anciens et fidèles *Chouans*, faisant des recrues, s'organisant, soutenus en argent par les châtelains qui voyaient d'un mauvais œil le retour de l'*Ile d'Elbe*, ils se trouvaient une après-midi dans le bourg de Cogles.

Jean Le B..., avec son caporal et une dizaine d'autres, était dans une auberge qui jouxtait un petit champ entouré de haies touffues.

(a) En réalité, ce n'étaient pas des « Bonapartistes », mais les Cent Jours ne le surent que plus tard : c'était une troupe de comédiens ambulants ou saltimbanques qui trompaient pour annoncer leur arrivée.

aux petits travaux d'un garçon de mon âge : aider à la maison, aider aux champs autant que je le pouvais et garder les vaches. J'aimais bien cette dernière besogne, car je pouvais lire à mon aise et crayonner sur mon carnet des dessins de maisons, d'arbres et de rochers qui avaient autant de perspective que mes bêtes et mes *bonhommes* en argile en avaient de forme, pas plus.

Je n'aimais pas les hardes sales ou *racmodées*, ni les sables *bousour* ou *bôchour* (boueux), et encore moins après mon séjour à Rennes qu'avant.

Pour aller au moulin même, je n'aimais pas à être en simple bourgeron de *grisette*, ni en grosses *hannes de tirtaine* (a) ; j'exigeais ma *seconde blouse* et mes souliers ; il en était de même pour aller à la forge ou autres commissions de ce genre.

J'aimais bien à aller au marché, le lundi à St-Brice ou à celui du samedi à Fougères, ainsi qu'aux foires, parce qu'il fallait se mettre propre, « en petit dimanche ».

Quand on voulait me faire faire des ouvrages sales, comme de curer les étables, faire la litière des vaches ou autres qui ne me plaisaient point, j'en pleurais de rage, tout en obéissant ; mais avec cette menace : « Je ne réstrai pas par là, » ou bien : « J'irai *cez* (chez) mon parrain ! »

Il y avait certaines choses qui ne me déplaisaient cependant pas trop à faire, comme de *fagotter* ou de *feusseler*, surtout quand j'y allais avec mon père, car alors nous causions de choses et d'autres et nous *berdinions* un peu, c'est-à-dire que nous prenions notre temps ; surtout, il me disait des choses du vieux temps.

Ce que j'aimais bien aussi, c'étaient les travaux où l'on s'entr'aidait entre voisins : les batteries, les bêcheries de guéret, les *clissons* de chanvre, etc., parce qu'il y avait de l'animation et de la gaieté. J'aimais de même aller rendre les journées chez les autres, cela faisait diversion.

Mais, en général, tous les métiers qui n'avaient aucun trait au travail de la terre me faisaient envie : menuisier, charron, couturier, etc., parce que là on n'était pas obligé d'être dehors quand il faisait mauvais temps.

3. — J'ai dit plus haut que les habitants du C., tous laboureurs ou journaliers chez les laboureurs, virent avec défiance la famille Herbel s'établir au milieu d'eux, parce que c'étaient des *ouvriers*, c'est-à-dire des gens presque aussi à craindre que des *ch'miniaoux*. Il est vrai que les Herbel employaient des ouvriers qui n'étaient pas toujours *la crème*, mais quant à cette défiance contre la famille même, elle disparut peu à peu, et plusieurs garçons devinrent, dans le village même, comme on pourra le voir, des gendres très recommandables.

(a) La « grisette » est une sorte de toile de fil de chanvre teint avant le tissage.
La « tirtaine » est une étoffe grossière, mélange de gros fil de chanvre et de laine.

François, l'aîné, se maria à *Fleur* (Florentin) Huard ; et Théodore, le quatrième, se maria en 1873 avec MARRAINE, ma sœur aînée.

Alexis, le troisième, était pour ainsi dire fiancé aussi avec Jeanne Huard quand, à l'appel de Pie IX, il s'engagea comme *zouave pontifical* sous les ordres de Charette, en 1868.

Il partit. Je m'en rappelle à peine ; mais tous disaient dans le pays que c'était un bien bon enfant et un joli garçon. Ses parents pleurèrent, mais Jeanne aussi, en cachette peut-être, mais elle pleura.

Je me souviens qu'elle me chantait, dans la chambre de la *rangée neuve*, en filant, toutes sortes de chansons tristes. J'ai retenu, entre autres, deux couplets de l'une d'elles :

- I Notre maire et no' préfet
Ce sont deux jolis cadets : } *Bis.*
Ils les font tirer au sort,
Tirer au sort
Tirer au sort,
Ils les font tirer au sort,
Ah! pour étraper la mort !
- II. Quand les garçons partiront,
Toutes les filles é pleureront, } *Bis.*
En disant : Les voilà partis,
Les voilà partis,
Les voilà partis,
En disant : Les voilà partis,
Pour ne jamais reveni !

Les rares fois que les expéditions, à droite et à gauche, contre les Garibaldiens (on disait *Galibardiens*) laissaient des loisirs à Alexis, il écrivait à ses parents avec un mot pour Jeanne Huard. Mais il ne le put faire bien souvent, deux ou trois fois peut-être en tout. Puis on fut des mois et des mois sans rien recevoir ...

Un matin, un an ou guère plus après son départ, Jeanne Huard se leva en racontant qu'elle n'avait pu dormir, qu'elle avait entendu toute la nuit des cloches dont elle ne connaissait pas le son. « Ce n'était pas, disait-elle, les cloches que nous avons coutume de ouïr par ici, ni Baillé, ni Saint-Hilaire, ni Romagné, ni St-Sauveur, ni St-Etienne que je reconnais bien, mais de grosses cloches qui avaient l'air de sonner si loin, si loin !... »

— « Mon Dieu, mon Dieu, s'écria Louise Tumoine (mère Herbel), mon Alexis doit être mort !... Ce sont les cloches de Rome, bien sûr ! C'est un avertissement ! » ... Huit jours après, une triste nouvelle fut communiquée par l'autorité militaire de Fougères à la famille Herbel : Le *zouave pontifical Alexis Herbel* avait été grièvement blessé à Montana, et il était mort deux ou trois jours après.

Une lettre arriva plus tard d'Italie même ; un camarade

d'Alexis écrivait à ses parents qu'il était mort tel jour et tel mois. J'étais trop jeune pour me rappeler les dates ; mais ce que je sais, c'est qu'on remarqua que le temps correspondait exactement à la nuit où Jeanne Huard avait entendu le glas lointain.

La mère Herbel avait dit vrai : c'étaient les cloches de Rome !

4. — C'était quelques mois après, un an peut-être, vers la fin de juillet 1870. J'avais 13 ans. Je revenais de vêpres un dimanche, de Saint-Etienne, avec ma marraine et d'autres gens, lorsque, arrivés à un demi-kilomètre de chez nous, dans le champ qui touchait au village de la Devise et à celui du Rocher, une personne (je ne me rappelle plus qui, une des filles Lermite peut-être), qui venait de ce dernier village, nous dit tout effarée que la France venait de déclarer la guerre à la Prusse !

La guerre !...

Les expéditions de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Syrie ou du Brésil avaient certainement effrayé un peu et attristé les populations ; mais c'était si loin de chez nous ! tandis que la guerre avec la Prusse — était-ce un pressentiment ? — elle sonnait pour tous, malgré la presque certitude qu'on avait d'en sortir victorieux comme des autres, elle sonnait comme un tocsin.

Mes parents ne craignaient pas, pour le moment, en ce qui les concernait : mon frère était trop jeune et mon père trop vieux pour être appelés ; le premier avait dix-huit ans et le second cinquante. Mais ceux qui avaient seulement dépassé soixante ans se rappelaient ces vilaines têtes blondes et carrées d'Allemands et autres étrangers, lors de l'occupation.

— Tous les jeunes gens partirent, en France ; et, de l'autre côté du Rhin, une demi-douzaine d'Etats : Prusse, Saxe, Wurtemberg, Bavière, etc... s'unirent contre nous.

Cela ne faisait pas peur à nos pioupious français qui en avaient vu bien d'autres et qui chantaient, au moment d'aller rejoindre :

**Marchons aux combats, à la gloire,
Marchons sur les pas des Prussiens !
Nous remporterons la victoire,
Et nous irons jusqu'à Berlin.....**

Hélas, cela ne tourna point comme le présageait le chant belliqueux de nos jeunes recrues du « Coglais », tout au contraire. Mais ce ne fut certes pas leur faute à eux.

Oh ! la fatale guerre !

5. — Les *actifs*, les *mobiles* et les *mobilisés* (moblots), tous partirent à tour de rôle. Les vieux même de quarante-cinq à cinquante ans et au-dessus s'exercèrent le dimanche, au bourg, pour constituer, le cas échéant, une *garde nationale*.

Le village du C., à lui seul, fournit deux *mobiles*, Jean et Théodore Herbel, et deux *mobilisés*. Ces derniers restèrent, par la faute de l'autorité militaire, embourbés dans le camp de Conlie (a) ; les autres allèrent faire face à l'ennemi aux environs de Paris.

— Cependant les Allemands gagnaient batailles sur batailles et avançaient, en même temps que certains de nos grands chefs militaires faisaient fautes sur fautes et reculaient.

Les populations victimes de l'invasion, après avoir été d'abord réquisitionnées par les troupes françaises, l'étaient par les troupes ennemies et rançonnées, pillées et maltraitées même souvent. Celles qui n'avaient pas encore vu les casques à pointe étaient d'avance consternées et épouvantées plus encore peut-être que celles qui *voyaient* la guerre de près, car on racontait des choses terribles : dénonciations, fusillades, incendies, viols et le reste...

6. — On parlait, dès la fin de septembre, de *signes* aperçus dans le ciel comme on en avait vu pendant les guerres de Crimée et d'Italie : globes de feu qui passaient dans l'air le soir ; étoiles filantes qui grossissaient démesurément, éclataient en gerbes d'étincelles qui semblaient mitrailler la terre ; nuages colorés diversement qui simulaient des combattants en deux camps ennemis, et puis le *temps* (le ciel subitement rouge et couleur de sang, etc.

— Tout cela se passait tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Pour mon compte, je me rappelle avoir vu plusieurs fois pendant cette triste époque de 1870-1871 le ciel rouge, mais rouge d'une façon tout à fait inaccoutumée.

Les journaux en parlaient et tâchaient de donner des explications de la chose ; ils attribuaient ces effets de lumière à des *auroras boréales*. Mais personne ne croyait les journaux : Pourquoi ce *temps rouge* ne se produisait-il qu'en temps de guerre ?...

Je me rappelle entre autre un soir du commencement d'octobre. J'étais avec ma mère et, je crois, mon frère et Marie, à *serrer* (ramasser, cueillir) des pommes dans le champ de l'*Ecotay*. Vers cinq heures et demie, le ciel prit une teinte rosâtre au levant, puis cela se répandit sur le couchant, mais plus foncé. A mesure que le soir se faisait, la couleur rouge succédait au rose violacé primitif, et enfin, de l'orient à l'occident, une sorte de voile immense d'un rouge écarlate s'étendait sur tout le firmament. Les terres, les arbres, nos pommes, la jument, nous tous, la nature entière en un mot était *teinte de sang*.

Nous nous en allâmes saisis d'épouvante et trouvâmes

(a) Le « camp de Conlie » (à 2 kil. au N.-O. de Conlie et à 9 kil. au S.-E. de Sillé-le-Guillaume) comprenait un petit « plateau » isolé, de 3 hectares, encore entouré de fossés et de la « plaine » qui est au Nord. Sur le plateau, qui servait de « parc d'artillerie », on était bien ; mais la plaine devint bientôt un cloaque.

une belle Dame, en l'air, au-dessus du bourg ; elle était au milieu d'étoiles qu'on n'avait pas coutume de voir à cette place ; au-dessous de ses pieds s'était formée une banderole, et dessus, lentement, les unes après les autres, des lettres d'or qui formaient cette phrase réconfortante : « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps : mon Fils se laisse toucher. »

Cette Apparition qui dura longtemps, près de quatre heures (de 5 h. du soir à 9 h. environ), était vue par des enfants qui savaient lire (trois, je crois), par d'autres qui ne savaient que dire, en regardant : « C'est le Jésus ! le Jésus ! », et un qui, ne parlant pas encore, tournait avec persistance ses petits bras vers la *belle Dame*, en haut.

(Voir les brochures, procès-verbaux, interrogations des enfants pris séparément, journaux du temps, etc...)

— Huit ou dix jours après l'Apparition de Pont-Main, l'armistice était signé.

9. — La guerre était finie. Les populations commençaient à respirer. Les *vieux* abandonnèrent leurs exercices militaires du dimanche. Les malheureux « moblots » regagnèrent leurs foyers ; pas tous, cependant : la misère au camp tristement célèbre de Conlie en avait tué un grand nombre et beaucoup d'autres rapportèrent avec eux des germes de maladies qui les enlevèrent dans un temps plus ou moins long.

Les « mobiles » furent aussi licenciés. Jean Herbel avait reçu à l'affaire de Champigny un éclat d'obus dans la jambe. Aussitôt son frère Théodore fit auprès de ses chefs démarches sur démarches, leur représentant qu'ils étaient d'une nombreuse famille ; que les quatre aînés étaient sous les drapeaux, dont l'un venait d'être tué en Italie, etc.

Il fit si bien que, grâce à sa ténacité et à son intelligence, son frère rapporta, en plus de sa blessure, la croix de la Légion d'honneur et une pension de blessé.

— La guerre était finie, mais la nation restait en deuil.

On aurait dit qu'en France « le monde n'était plus comme avant. » Au village du C... même, ces bonnes soirées passées en jeux de toutes sortes autour du foyer en hiver, par les cours et les aires en été : danses, châtaignes, *leçons* autour de la table à la lueur du suif, histoires racontées devant l'âtre aux pétilllements de la résine, tout cela disparaissait ou se faisait de plus en plus rare.

Sans doute qu'il en a été ainsi de tous temps : les grands événements, heureux ou malheureux, qui ont affecté les nations, en ont aussi modifié plus ou moins profondément la mentalité. Il faut croire que ces phases et leurs causes sont inhérentes à notre nature...

10. — J'atteignis mes quatorze ans. Je n'allais plus en classe depuis plus d'un an. Et malgré mon peu de goût pour le travail de la terre, je me montrais cependant, quand je le

voulais, à la hauteur d'un *grand gars* et mes journées de travail valaient celles d'un autre.

— C'était la coutume. (je l'ai déjà dit), alors encore beaucoup plus qu'à présent, de s'unir entre laboureurs pour les gros travaux : bêcheries de guéret, cueillettes de chanvre, moisson (scéyerie) et batterie du froment, etc..., pour lesquels tous les voisins envoyaient des aides sur simple indication du jour marqué pour ces ouvrages. Et alors c'était fini en peu de temps ; on en était quitte pour rendre ces journées. Ces grosses besognes si fatigantes étaient aussi des occasions de réjouissances avant la guerre. On peinait dur dans la journée, mais on causait joyeusement, l'esprit du cru pétillait dans les conversations, comme le bon cidre dans les moques ; et le soir, *pour se délasser*, on trouvait encore la force de danser des « avant-deux » sur les syllabes chantées : « tra-deri-dera-tra-dera-lallère, tra-deri-dera-tra-dera-lalla », que le bon *noteur* de la compagnie rythmait de son mieux à défaut de violon.

Après la guerre même, ce sont ces réunions de travaux et ces sortes de réjouissances qui ont persisté le plus longtemps. On les rencontre encore parfois dans des coins privilégiés du Coglais et des environs, vers le bas de St-Etienne, par Saint-Sauveur et Saint-Hilaire, et dans les paroisses du *Bas-Pays* (Saint-Marc-sur-Couesnon, St-Ouen, Baillé, etc). Mais cependant cela disparaît trop vite, et ceux qu'on appelait autrefois des « soupe-tou-tou » (soupe tout seuls) deviennent de plus en plus nombreux. Ce n'est certes pas si beau, ni si gai, ni si sociable.

Les batteries font encore exception, cependant ; pour ce travail, on se réunit toujours.

Mais autrefois, quel plaisir d'attaquer, à vingt ou trente, avec la houette ou le boucard, un beau champ de guéret ; un champ de blé mûr avec la faucille ; un pré avec la faux pour abattre et la fourche de bois pour faner ; une airée de gerbes déliées au soleil avec le fléau (pron. : fiaou) ; un coin de chanvre avec ses seuls doigts pour *érusser* la graine, et sa voix pour chanter à pleins poumons en arrachant la plante...

Car, pour ce dernier travail, il était coutume de chanter. Et c'étaient toujours les mêmes chansons, au nombre de deux, trois peut-être. Pourquoi ces chants étaient-ils affectés spécialement à la cueillette du chanvre ?... Je n'en sais rien. Mais c'est si vrai que celui qui les aurait entonnées, ces chansons, en d'autres circonstances, se serait attiré des quolibets à la sauce *cogilione* et n'aurait d'ailleurs trouvé aucun écho.

Voici les seuls couplets que je me rappelle :

I — JEANNETTE

1. N'avez point vu Jeannette,
Au bois (*ler*).
N'avez point vu Jeannette
Au joli petit bois.

2. Elle est belle et bien faite,
Au bois (*ter*).
Elle est belle et bien faite
Au joli petit bois.
Etc...

II. — ROSSIGNOLET

1. Entre Paris et Nantes,
Rossignolet (*bis*),
Entre Paris et Nantes,
Joli rossignolet.
2. I y a un co qui chante,
Rossignolet (*bis*),
I y a un co qui chante,
Joli rossignolet.
3. Perrine elle est à prendre,
Rossignolet (*bis*),
Perrine elle est à prendre
Joli rossignolet.
4. Qui don qui la demande... etc.

Ces chansons s'allongeaient souvent au gré du *conducteur*, de celui qui « attaquait » (car elles se disaient sous forme de *litanies*) : lui seul entonnait et tous les autres répétaient après lui soit le même couplet, soit le suivant, selon les conventions.

CHAPITRE XI

Où l'on me verra enfin quitter le métier de « cabossoû de crapaoûds »

1. — Quelque temps après la guerre, mon frère tira au sort et il apporta le n° 110. Les *bons numéros* servaient encore à exempter dans ce temps-là et 110 était un bon numéro au canton de St-Brice. Quand, un peu plus tard, il alla passer la R'veue (conseil de révision), je l'accompagnai et je chantais comme un vrai conscrit. C'est que j'étais grand et je paraissais déjà plus *conscrit* que certains qui y allaient pour leur compte.

— Après la guerre, je m'étais mis, je l'ai dit, à travailler, tout en détestant au fond le travail des champs, tout en abhorrant, en silence le plus possible, les boues et les fumiers, les pelles, les fourches et les hardes sales et aussi tout en attendant « une occasion ».

Mon parrain voulait bien se charger de moi et me trouver

quelque chose à Rennes ; mais mes parents — et ils avaient peut-être raison — hésitaient toujours à me laisser échapper du côté de la grande ville. On savait bien, certes, que *Rennes était moins perversi que Fougères*, d'où ce dicton prophétique qui n'est pas d'hier :

**Ennes règnera,
Fougères périra.**

imité de cet autre encore plus vieux, où l'on voit Bretagne contre France :

**Rennes règnera,
Paris périra.**

Mais malgré l'excellence proverbiale de Rennes, les jeunes gens y trouvaient cependant des occasions de perdition plus nombreuses qu'à la campagne. Et alors...

— Sur ces entrefaites, ma mère et moi fûmes pris des fièvres *tremblantes* (intermittentes ou paludéennes). C'était au printemps de 1872. Nous les tremblions *de deux jours l'un* et cela pendant trois mois, c'est-à-dire jusqu'aux grandes chaleurs. Elles nous laissaient bien faibles.

Enfin je pus *faner* un peu cependant et aller aux batteries chez les voisins gagner des journées pour le moment où nous aurions, à notre tour, la mécanique à chevaux aux Ser-rand. Puis l'automne et l'hiver nous retrouvèrent solides.

Mais, le printemps suivant, les fièvres nous abattirent de nouveau.

— Autrefois, dans le pays, on allait à St-Martin pour guérir les fièvres, soi-même quand on le pouvait, ou bien on en envoyait d'autres pour soi quand on ne pouvait se déplacer. Et saint Martin guérissait généralement ceux qui avaient confiance, la chose était bien connue. Mais justement la très vieille chapelle qui abritait encore un peu le *saint*, là-bas, à deux lieues au sud-ouest, sur le bord de la route de Saint-Etienne à St-Marc-sur-Couesnon, venait de tomber en ruines et la statue avait été emportée en lieu sûr (a).

Il y avait bien le *père Esnault*, de la Plainchardière, qui guérissait aussi les fièvres, mais *par secret* : était-ce diablerie, sortilège, don spécial, ou quoi ?...

Tout le monde connaissait bien le *père Esnault*, cultivateur. Et il en avait guéri, depuis plus de trente ans qu'il avait *reçu* de son père ledit secret, certainement plus de deux cents, gens connus et guérisons avérées.

— En allant prier un saint dans l'endroit où il avait l'habitude d'être honoré, on savait bien qu'on ne faisait pas mal, au contraire ; ce n'était pas là de la superstition.

(a) Un mien cousin, Jean Cogé, chez qui « saint Martin » avait été déposé, a reconstruit lui-même, sur l'ancien emplacement, sous l'if plusieurs fois séculaire, un oratoire où a été replacé le saint, et où l'on a repris à aller pour les fièvres.

A Saint-Etienne, on va à Saint-Eustache ou au château de Saint-Brice.

— Enfin on arrive à la maison. « Les faisouses de fricot » sont là autour de leurs marmites avec des airs affairés et entendus. On a encore, souvent, le temps de danser quelques rondes ou des *avant-deux* avant de se mettre à table.

La table est ordinairement dressée dans un hangar si c'est le beau temps, dans une grange mieux fermée si c'est l'hiver. Tout est tendu de draps blancs et de verdure ; et, derrière la mariée, au-dessus de sa tête, est un bouquet de fleurs de la saison ou même de fleurs artificielles si l'on n'en a pas d'autres.

— Si aux *fiances* c'était la promesse qui se dérangeait, aux noces c'est le marié qui, en bras de chemise, s'empresse de table en table pour voir si rien ne manque, si tout le monde mange et boit bien. Il doit prouver par là combien il sera prévenant et serviable pour sa femme quand ils seront à leur ménage.

Ce jour-là donc il mange quand il peut ; il doit d'abord soigner son monde. Ce ne serait pas beau de voir un nouveau marié *en ribotte* à ses noces, ni même *un peu parti* ; mais il doit se montrer causeur, enjoué, spirituel si c'est possible, et enfin se faire voir sous ses beaux côtés et ne pas laisser soupçonner qu'il puisse en exister de *vilains*.

Le repas de noces, comme tous les repas de fêtes, dure longtemps, trois ou quatre heures parfois.

Lorsque commencent à passer les desserts (oh ! pas bien variés ; c'était, à l'époque des noces de Mararine, une sorte de petits biscuits secs, des *nics-nacs*, que les gens appelaient des *mics-macs*), la mariée se lève et la première, dit d'une voix assez faible et timide, une chanson ; elle ne lève pas les yeux, oh, non ! mais tout le monde écoute avec un silence quasi religieux et applaudit à tout rompre ; c'est la règle, que la chanson soit belle ou laide, bien ou mal dite.

Et les *bravos* seront mêlés de ces refrains bruyants, à l'unisson, qui se disent depuis des siècles peut-être :

Ah ! qu'elle a bien chanté !
Buvons à sa santé !
Buvons, buvons, à la santé
De notre mariée !

Le même silence n'accompagne pas toutes les chansons qui suivent — car chaque convive doit y aller de la sienne — il y en a même qui ne demandent qu'à en dire plusieurs ; bien souvent il n'y a que les trois ou quatre personnes qui sont auprès du chanteur ou de la chanteuse à écouter et à entendre : les têtes sont déjà échauffées et les langues commencent à se délier, et les colloques *spirituels*, les interpellations, les mots de finesse se croisent. Ce qui n'empêche que, quand le

chanteur a terminé, on claque des mains avec accompagnement d'un refrain *ad hoc*, par exemple :

Tout' chanson qui « perd » sa fin (a)
Mérite à boire, mérite à boire ;
Tout' chanson qui perd sa fin
Mé ite à boire un verr' de vin.

Ou bien :

A Paris, dans un parterre (b),
Quand une pièce a réussi,
On applaudit ; c'est l'ordinaire.
Amis, fa sons de même ici.

Ou encore :

Sa chanson est dite,
Sa goule en est quitte ;
Ses sabots sont d'bois,
Sa goule n'en est pas.

et autres refrains aussi châtiés comme style et comme idées. — Enfin la nouvelle mariée sort de table et tout le monde en fait autant, car levillon fait entendre ses cadences les plus enlevantes.

Honneur à Mme la mariée !... c'est elle qui esquisse les premiers pas de danse, avec le marié, bien entendu.

Et bientôt tout le monde s'en mêle : les dames, les bras ballants sur les côtés, la tête penchée, l'air minaudant, font des petits mouvements rapides du bout des pieds en marquant à peu près toutes les notes de l'instrument, et cela sans presque remuer le corps qui se porte tout d'une pièce à droite et à gauche, en avant et en arrière. Mais les hommes, beaucoup plus agités, sautent, jouent du talon, se donnent des coups de pieds dans les jarrets et font avec les bras des gestes considérés par eux comme élégants. C'est cela qu'on appelle des « avant-deux ». Les cinq figures de l'ancien quadrille français : Pantalon, Été, Poule, Pastorale et Galop, se succèdent ainsi, modifiées par l'usage, mais sans beaucoup de variantes entre elles.

De temps en temps les ordres du violonneux : « Traversez », « Balancez... », « Chaigne des dames », etc., changent un peu les positions, mais c'est tout jusqu'au commandement donné par un cri spécial et bien connu du violon : « Embrassez vos dames. »

Peu après vient le : « A vos places » pour recommencer. Et cela continue jusqu'au matin.

(a) Qui prend sa fin, qui finit, sans doute ?...

(b) Au parterre d'un théâtre, aux places les plus bruyantes. Toutes ces expressions, on ne les comprend pas très bien ; mais cela n'empêche pas de les chanter à gorge qui-voix-là.

5. — Autrefois, il y avait au « pays Coglais », comme encore à présent en Basse-Bretagne, des noces durant plusieurs jours. Elles sont devenues rares depuis la guerre de 1870.

A présent, trois ou quatre heures après minuit, à l'aube au plus tard, en général du moins, a lieu le *découronnement* de la mariée ; c'est un moment qui « doit être triste. » La mariée, assise sur une chaise, pleure un peu son état de jeune fille qui est passé ; et ses compagnes s'empressent autour d'elle essayant de la consoler à leur façon ; mais beaucoup pleurent aussi en pensant (oh ! sans beaucoup de frayeur, je m'imagine) qu'elles seront aussi *comme cela* un jour. Et elles lui enlèvent les épingle de sa couronne une à une et en gardent pour elles, car cela porte chance. Tout le monde s'attriste un peu. Ce n'est plus le matin si gai du « départ de la mariée ».

Puis les parents, les amis et tous les invités embrassent la mariée et s'en vont les uns après les autres.

Plus d'un peu chanter à ce moment la « vieille chanson du retour des nocés », dont je ne me rappelle que ces quelques couplets :

En revenant des nocés,
Tralalala lalala, lalala,
En m'en venant des nocés,
Je suis bien fatigué, lalala,
Je suis bien fatigué.

—
Auprès d'une fontaine.
Tralalala (etc ..)
Auprès d'une fontaine
Je m'y suis reposé, lalala,
Je m'y suis reposé.

—
Sur l'bord de la fontaine,
(Etc ..)
Romarin est planté
(Etc ..)

—
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait,
(Etc...)

Que chantait le rossignol ?... Je ne me rappelle plus. Des choses tristes, sans doute, comme il convient à un lendemain de nocés.

— MARRAINE ÉTAIT DONC MARIÉE. C'ÉTAIT L'AÎNÉE : nous l'avons tous suivie dans cette voie par rang d'âge. Et il y a tout de suite (dans deux ans) un quart de siècle que moi, le dernier, je suis marié à mon tour !... Comme le temps passe !...

6. — Je m'en retournai donc à Montours, un peu *fatigué* aussi, moi, comme celui de la chanson. Mais M. Brisebarre, qui s'en doutait bien, m'emmena le lendemain faire une gran-

de tournée de deux jours par chez ses parents et ses fermiers, à St-James, Croix-Avranchin, Sacé, Sougeal, etc.

— Non, je n'étais pas malheureux chez lui ; mais jeunesse est si changante !...

J'avais commencé à tourner le dos à la campagne ; j'étais « en chemin » et je voulais continuer, et *changer* surtout.

J'avais pensé à entrer dans l'imprimerie — car je me permettais déjà de penser tout seul — je savais que mon parrain se chargerait de me faire entrer chez Oberthur. Je lui écrivis donc pour lui demander si je pouvais partir pour Rennes. Et il faut croire que la réponse ne fut pas un « non » formel ; car M. le recteur apprit dans les jours suivants que la chose était presque faite, que je devais aller de Montours à Rennes avec M. A... négociant au bourg, et qui faisait, comme *de Pincé* de St-Sauveur, ce voyage toutes les semaines.

Le bon vieux prêtre, attristé de mon procédé peu délicat à son endroit (je ne lui avais rien dit), s'en alla trouver mes parents et ramena mon père et ma mère avec lui. Ceux-ci me firent voir mon manque de reconnaissance pour les bontés qu'on avait pour moi et me décidèrent à rester encore.

Et M. Brisebarre, aussitôt défâché, me fit faire une petite chambre à part (car je couchais avec Louis Bodin, mon jeune camarade) ; il augmenta mes appointements, m'acheta un *réveil*, et promit *de me marier avec la plus jolie fille de la paroisse*... La boutade fit rire tout le monde : j'avais seize ans et demi... Puis, la tranquillité revint momentanément dans mon esprit changeant... jusqu'au jour où un cousin du vicairaire vint le voir à Montours.

— Son parent était dans l'*Enseignement libre*, je le sus par M. Piel, qui me dit en outre que la Société dont il faisait partie avait une maison à Nantes, où l'on préparait sans grands frais de jeunes professeurs pour cette carrière !...

La chose me trotta plusieurs semaines par la tête, puis elle me sourit : il me fallait n'importe quoi, excepté ce que j'avais. Encouragé un peu, d'ailleurs, par M. Piel, je fis des démarches. J'écrivis à qui de droit, puis je dis à mes parents ma nouvelle décision. J'avais dix-sept ans passés ; cette fois, on me laissa libre.

Je partis à Rennes me renseigner plus complètement auprès du directeur d'une école appartenant à ladite société. Je plus à cet homme. Après examen, il me dit cependant de réfléchir encore quelques semaines, me promettant de me recommander au Directeur de Nantes si je persistais dans ma résolution.

Je revins et allai trouver M. Piel pour l'avertir du succès de ma démarche. Puis je fis mes adieux à M. Brisebarre qui était loin, lui, de m'approuver, me disant que je reviendrais chez lui avant six mois....

7. — Je quittai Montours, où j'avais passé dix-huit mois de bien bon temps ; où j'étais devenu presque un homme ; où

CHAPITRE XIII

Qui traitera brièvement des choses de la politique au XIX^e siècle (a).

1. — Au *pays coglais*, comme un peu partout à travers les campagnes françaises, trois choses surtout, à des degrés différents suivant les temps, les circonstances et les lieux, occupent l'esprit des masses. On pourrait les ranger ainsi, par ordre d'intensité *ascendante* : les Choses politiques, les Choses religieuses, les Choses rurales.

Il y a cent ans, l'acuité des préoccupations politiques, qui avait été si absorbante pendant la dizaine d'années qui avait précédé, avait déjà diminué dans une grande proportion, et allait s'affaiblissant de plus en plus.

A part quelques endurcis qui avaient commis des excès d'un côté ou de l'autre, qui avaient accompli des atrocités bien connues ; et ceux que leur tempérament, ou l'intérêt, ou la peur, avaient poussés trop loin et que la tempête révolutionnaire n'avait pas fauchés, mais qui étaient restés comme marqués d'une sorte de sceau de réprobation ; à part ceux-là, dis-je, les gens qui avaient été *Blancs* et ceux qui avaient été *Bleus*, les familles qui avaient eu des tendances *républicaines* ou des tendances *chouanes*, recommençaient à se parler, à se fréquenter ; et, de part et d'autre, les mots de *républicain* ou de *chouan* étaient évités dans la conversation. On sentait partout le besoin d'oublier les divisions, de jeter un voile sur les horreurs encore présentes à toutes les mémoires. On ne voulait plus se souvenir des terreurs que renfermaient en eux les termes de « suspects » de « commissaires » ; la qualification de « citoyen » elle-même n'était plus guère en usage. Et dans les harangues politiques, l'orateur, s'adressant à un auditoire d'ouvriers et de paysans, remplaçait : *Citoyens !* par *Mes braves gens !*

Puis vinrent : *Mes bons amis !* ou : *Chers électeurs !*, puis : *Messieurs !*... Je crois que nous en sommes à présent à : *Camarades !*... Et ensuite ?...

Jacques Bonsens qui, de tout temps fut frondeur à l'endroit des discours et discoureurs politiques, entre haut et bas, répond à : *Mes braves gens* : « Oh ! oui, bien naïfs en effet de croire à tes promesses », — à *Mes bons amis* : « Oui, amis jusqu'à l'urne, mais après ? » — à *Chers électeurs* : « c'est les élus qui sont chers », — à *Messieurs* : « Oui, passe-moi d'la *galette*, gna que ceux qu'en ont qui sont des *Messieurs* », — à *Camarades* : « Oui, vas-y voir à lui emprunter deux sous seulement, à ce camarade-là ». — Je disais donc qu'on essayait d'oublier les mauvais temps, la guerre, la politique, les divisions.

(a) On a déjà vu (chap. X, §§ 4 à 10) quelques lignes sur la guerre de 1870-71.

Remarquez-bien que je ne parle pas des gens des villes, des bourgeois et des châtelains ; beaucoup chez ceux-là étaient encore *royalistes*, les autres *républicains*, et d'autres se sentaient déjà devenir *impérialistes*. Je parle de la campagne, où l'on était redevenu simplement *paroissien* de telle ou telle église — le mot « commune » était peu en usage — et *Français* simplement, sans épithète.

2. — Mais, par contre, on s'entêtait à rester *réfractaire* à la conscription !

Cette institution n'était pas encore bien entrée dans les mœurs ; et certains jeunes gens, ainsi que les parents, avaient peur du mot : *soldat*, qui était pour eux synonyme de guerres, combats, tueries.

La chose, surtout, de quitter, *par force*, la famille, la maison, le coin natal ; de leur dire « adieu », peut-être pour toujours, et de s'en aller là-bas, bien loin, à l'autre bout de la France, ou même en pays étranger, cela les effrayait presque autant que la guerre elle-même.

Le tirage au sort n'effrayait pas encore outre mesure, car on pouvait avoir un bon numéro. Et puis, dans ce temps-là que tous les jeunes gens étaient forts et bien constitués, — ce n'était pas comme à présent que la moitié, sinon les trois quarts, surtout dans les villes, sont réformés ou ajournés — il ne fallait pas une bien grande tare pour être exempté : un doigt mutilé ou défectueux, surtout l'index de la main droite pour *tirer la gâchette* ; de mauvaises dents pour *déchirer les cartouches* ; les yeux *mal dirigés* pour viser, etc...

Il ne faut pas dire que, le moment venu de tirer le numéro de l'urne, on ne tremblait pas ; on avait *fait les conscrits* cependant durant plusieurs dimanches, affectant des mines martiales, mais ayant toujours en vue cette éventualité : « Je ne partirai probablement pas ! »

Oui ; six mois avant le tirage on entendait les gars chanter des marches militaires bien connues des conscrits, autrefois, entre Fougères et St-Malo. C'étaient tous ceux d'une paroisse qui marchaient dans les rues du bourg, ou sur les grandes routes pour aller chercher noise à ceux d'une paroisse voisine. Et il fallait entendre :

I
 Ma tunique a « deux » boutons, } *bis*
 Marchons. }
 Marchons légère, légère, } *bis*
 Marchons légèrement. }

II
 Ma tunique a « trois » boutons, } *bis*
 Marchons. }
 Etc, etc. .

Ou bien ceci qui n'est qu'un refrain dont je ne sais pas les couplets :

C'est le riban
Qui vole, qui vole,
C'est le riban
Qui vole au vent.

Après la guerre de 1870, on entendait plutôt :

Jamais les Prussiens n'auront
Les gars du tiraige,
Jamais les Prussiens n'auront
Les gars du canton

Ou encore :

I

Soldats de la « première » } *bis*
Il nous faudra marcher }
Pour embarquer, lidera, liderère,
Pour aller en Prusse, lidera, lalla.

II

Soldats de la « deuxième » } *bis*
Il nous faudra marcher, }
Etc, etc.

Et autres rengaines ayant plus ou moins trait aux conscrits, aux soldats, à la guerre, etc...

Mais encore, ce fatal *numéro*... quel sera-t-il en fin de compte ?... Serai-je obligé de quitter *chez nous*, et de m'en aller loin, bien loin, me faire tuer peut-être ?...

Car, en ce temps-là, le soldat n'était pas choyé comme à présent. Il n'était pas servi *comme un bourgeois*, avec assiette, cuillère et fourchette, et puis, il ne restait pas faire son service dans la garnison la plus proche, à quelques kilomètres seulement de sa maison, ou dans sa ville même, comme à présent. Et il ne s'en venait souvent pas une seule fois au pays pendant ses sept ans !

— Dans un canton fournissant, par exemple, cent cinquante conscrits, le n° 100, ou même le n° 90 pouvait être *bon*, c'est-à-dire exempter celui qui l'avait tiré ; cela dépendait des années.

Dès lors quelle chance pour celui qui tirait la *chouche* (le plus haut numéro), ou au moins un bon chiffre !.. Mais aussi quelle désolation pour ceux qui en décrochaient un mauvais, la *tote* surtout (le plus bas) ou le n° 2, 3 ou 4 !... car ces derniers étaient destinés à la marine ; et c'était encore aussi triste de s'en aller sur mer. Oh ! oui, il y avait des pleurs à la maison affligée d'un mauvais numéro !... Les mères, les sœurs et les fiancées étaient inconsolables : « Sept ans sans le revoir !... »

— Il fut un temps où les parents qui avaient les moyens pouvaient *racheter* leur gars du service ; un autre partait à sa place.

Il n'y avait pour cela qu'à aller trouver à Fougères M. X... *marchand d'hommes*, lequel, pour une somme de 2.500 fr. en général, vous trouvait un *sac-à-diable* qui n'avait pas peur du fusil ni de la caserne, et pour qui cette somme (moins la retenue opérée par l'entremetteur) semblait inépuisable.

On a vu au *pays coglais* des hommes qui, ayant eu un *bon numéro* pour leur compte, faisaient deux, et même trois services de sept ans. Avant de partir ils plaçaient leur argent à rente ; et, à l'âge de 35 ou 40 ans, retrouvaient, avec les intérêts composés, une véritable petite fortune : de quoi acheter une maisonnette avec son jardin, quelques champs, des vaches, prendre femme, et être *propriétaire*.

— Mais ceux qui ne pouvaient pas se racheter !... Que de plans, que de combinaisons germaient parfois dans certaines pauvres jeunes cervelles !

— « Si j'avais une maladie qui ne me ferait pas mourir, mais qui m'affaiblirait pour ce moment-là !... »

— « S'il m'arrivait un accident à une main, à un pied, et qui ne m'estropierait pas trop !... »

— « Si je me cachais !... »

— « Si... etc... »

Une maladie, ça ne se commande pas, en général. Se cacher ?... ça ne réussit pas toujours : on est retrouvé ; ou bien il faut aller bien loin, aussi loin que si l'on partait soldat... Un accident ?... ça peut arriver. Un doigt ?... ça ne peut pas être difficile à couper ; il faut une minute de *courage*... et prendre une serpe ou une hache !...

O, amour sacré de la Patrie !... Si de nos jours tu es *méconnu*, alors tu étais *incompris* et c'était peut-être moins grave encore ?...

3. — Il y a eu des réfractaires jusque vers le temps de la guerre de 1870-71.

Le service de *cinq ans* qui est venu à cette époque, a fait un peu moins peur.

Cependant, certains pays ont eu des réfractaires encore après la guerre. J'avais un vieil ami qui est toujours en vie au *pays malouin*. Son fils étant parti à la *grande pêche* (Terre-Neuve, St-Pierre-Miquelon, etc...) lors du tirage ; le père tira pour lui un *mauvais numéro*. C'était vers 1876 ou 1877, je crois.

Au moment du Conseil de Révision, le jeune homme ne se présenta point. Il se savait « propre au service », et il n'avait pas reparu lors de l'arrivée des *terreneuvas* : au moment d'embarquer pour la France, il avait filé vers le Nord de l'île de Terre-Neuve.

S'étant abouché avec les indigènes, il avait fini par s'entendre avec eux. Et il s'est mis depuis à pêcher et à chasser

jeune fille de la maison, ou encore à la servante, suivant les cas. Et celle-ci devait avoir, toute prête à distribuer aux batteurs, une bouteille de cassis, ou d'eau-de-vie, ou d'autre *bonne chose* pour faire descendre la poussière, et pour donner de la voix pour chanter, après, à l'unisson, le triple cri :

« Ho ! — ho ! — hoooo... ! » répété lui-même trois fois. Puis la chanson de la gerbe : une voix de femme (celle qui avait eu la gerbe généralement) entonnait en trinquant :

**A la santé de vous tous,
Surtout d' mon joli battoux.**

Les hommes, tous ensemble, disaient le refrain :

**Battu nous avons
La gerbe,
Aujourd'hui joyeu
zément.**

Cette chanson, où la femme qui a commencé improvise un peu à la couleur de son esprit, et dont chaque couplet est salué par le « Battu nous avons » des hommes, est enfin terminée. Alors tous redisaient le cri, hommes et femmes :

« Ho ! — ho ! — hoooo... ! » trois fois répété encore. Puis tous embrassaient la bourgeoise ou la remplaçante qui avait eu la gerbe fleurie.

Encore trois fois trois « Ho ! » et c'était fini.

C'était alors l'heure du *fricot*, autour d'une bonne table éclairée par deux ou trois chandelles de *rousine* (résine) tenue dans des bois fendus, fichés dans les interstices des pierres du mur ou dans les trous d'un *bègaou*. Quelques grandes fermes avaient parfois une chandelle de suif maintenue, à l'aide de papier, dans le goulot d'une bouteille de *terre verte* ; mais c'était du luxe.

On trouvait encore, après cela le courage de danser des *avant-deux* aux rythmes d'un *bon notour* qui disait des airs entraînants sur la syllabe « na » toute seule, ou bien la syllabe « la » avec des ritournelles en « tradéridera ».

On avait aussi des paroles pour faire danser ; par exemple :

**Nom d'un p'tit bonhomme
De sapristi !
La fille à Baptiste bis)
Nom d'un p'tit bonhomme
De sapristi !
La fille à Baptiste
J' l'ëm t-i, j' l'ëm-t i !**

Ou bien :

**Val t-i mieux les siuns qui sont riches,
Val- i mieux que moi qui n ai rien ?
Je tourne et je vire,
Je vas et je viens ;
Je ne sais que faire
Pour perdre mon bien.
Val-t-i mieux... etc...**

3. — Mais, je l'ai dit et redit, la guerre de 1870-71 emporta avec elle une grande partie de toutes ces bonnes vieilles coutumes. C'est à peine si, à présent, une ferme sur dix conserve encore quelques vestiges de « parbatte ». C'est à peine si, dans une paroisse, on entend en deux ou trois endroits entonner par les « *clissoûs d'chambe* » (cueilleurs de chanvre) l'une des chansons du vieux temps. — *Carnaval* conserve encore, en beaucoup de villages, ses crêpes et ses beignets. Mais personne ne s'occupe plus, au *pays coglais* du moins, d'habiller un mannequin de paille et de bois (M. Mardi-Gras), de le promener en tête d'une bande de jeunes gens qui chantent :

**Mardi-Gras,
Ne t'en va pas,
En fra des crêpes :
Tu n'en mangeras.**

puis de le brûler dans la nuit qui précède le Mercredi des Cendres, en chantant :

**Mardi Gras
Il est sn'allé,
On a fait des crêpes :
l'n'a point mangé.**

— Qui est-ce aussi qui, de nos jours sait encore « tirer au *jonc* ? »... Plus personne, nulle part.

Savez-vous seulement ce que c'est que de « tirer au *jonc* » ?...

Voilà :

Etait-ce pour fêter le *solstice d'été* comme les païens de la Grèce ou de Rome, ou pour fêter la *St-Jean* ? (a).

(a) Au *pays malouin*, on allume encore les feux de la St-Jean. Celui qui, le soir du 23 juin après la chute du jour, se trouve sur une éminence un peu élevée, peut apercevoir des centaines de feux sur la côte, sur les îles, et vers les terres. Au Finistère, il en est de même ; et le feu célèbre de Saint-Jean-du-Doigt j'ai eu le plaisir de le voir, l'an dernier, avec les sept à huit mille personnes venues de tous les points du pays. On l'appelle celui-là, le « *Tantad* », c'est-à-dire « le père du feu ». C'est, en effet, le plus considérable de toute la Bretagne.

St-Jean-du-Doigt est, comme on sait, dans l'ancien évêché de Tréguier, au Finistère. C'est un pittoresque petit bourg entouré de collines et de vallons sauf du côté de la mer dont il n'est distant que de 500 mètres.

Sur l'une de ces collines, qui s'appelle « *Pen-ar-C'hra* », s'élève un amas de bourrées d'ajoncs, qui peut comprendre une trentaine de charretées, le tout surmonté d'une croix de bois garnie de fleurs et de verdure.

Or, après les vêpres de la vigile de St-Jean (le 23), le clergé de St-Jean uni à celui de Ploucasnou, suivi de milliers de personnes de tous pays, monte processionnellement à *Pen-ar-C'hra*, et bénit le bûcher. Alors, le long d'une corde, qui tient d'un bout au clocher et de l'autre à un poteau près du tas d'ajoncs, arrive avec une vitesse vertigineuse en soufflant avec force le feu et la fumée un dragon flamboyant (pièce d'artifice fabriquée de temps immémorial par la famille Le Bescout) qui est censé mettre le feu au bûcher. A ce moment, le recteur de St-Jean communique le feu au tas qui en a bien pour cinq à six heures à brûler (de 4 heures à 9 heures du soir à peu près).

— *St-Jean-du-Doigt* est ainsi appelé parce que le trésor de la basilique comprend une phalange de l'index de la main droite de saint Jean-Baptiste.

C'était le soir du 23 juin, tandis que les plus jeunes tournaient, criaient, chantaient, dansaient autour d'un grand feu fait au milieu de l'aire, les grandes personnes entouraient des musiciens d'une sorte particulière : deux hommes sont chacun de leur côté d'une *pèle* (grand poëlon de cuivre) dans laquelle on a mis un peu d'eau, et quelques *guerouës* (gravier), ou un chapelet. L'un, acouvé, tient une pincée de joncs par la partie blanche — la partie arrachée — sur le bord de la *pèle* ; et l'autre, penché au-dessus du vase, sa blouse tortillonnée en avant et fourrée dans la ceinture de son pantalon pour qu'elle ne touche pas, les mains « rudies » par de la résine, attrape les joncs, les fait glisser dans ses mains, et fait ainsi vibrer le poëlon qui bourdonne plus ou moins *gros*, plus ou moins clair, suivant ses dimensions. Et comme il y en avait parfois plusieurs, cela produisait une sorte d'harmonie bien à part, et qui s'entendait de très loin. On trouvait cela bien joli !

— Et ces réunions annuelles de parents, de voisins et d'amis, connues sous le nom de « repas », qui les connaît encore ?...

Dans mon jeune temps, nous allions au « repas » de chez Jean Morel, au Rocher-Cutesson ; à celui de chez Prioul (Përiou) de la Devise ; à celui de chez Prenveille, à l'Aubertière, etc... ; et ceux-là venaient chez nous quand nous invitions *les siëns* (les parents) de la Coutancière et du Buisson.

Ces jours-là, on mangeait et on buvait longtemps, depuis midi ou 1 heure jusqu'à vers 5 ou 6 heures du soir. Entre chaque plat — plats du cru : fricot de poule, saucisses, sardines fricassées avec beaucoup de beurre et de vinaigre, andouille, lard rôti au grand four à pain, cidre à flot, etc... — il y avait bien un intervalle d'une demi-heure, d'une heure quelquefois. Alors on sortait de table ; les vieux jetaient un coup d'œil au « jardinaïge » ou aux champs les plus près, les autres causaient d'une sorte et de l'autre par les cours, et les jeunes jouaient à *cache-cuté* (cache-cache), à la *rouaille-bougnée* (colin-maillard), aux barres, etc...

Un rappel de la bourgeoise ramenait enfin tout le monde sur les bancelles autour de la table.

On mangeait, on buvait encore ; et puis, à un moment où à un autre on y allait de sa chanson.

Vers la fin, aux dernières *sertes* (plats) il n'y avait plus guère que les anciens qui se rasseyaient. La jeunesse organisait des rondes dans l'aire, devant le hangar où était la table, ou dans la cour devant la maison.

La plus en vogue dans mon jeune temps était celle-là :

Au bois, au bois, Mesdames ;
 Au joli petit bois.
 Qu'est ce qui s'y promène même ?
 Qu'est ce qui s'y promènera ?

C'est Monsieur (ou Madame) que voilà
 Qui s'y promènera.
 Il (ou elle) embrassera à sa plaisance
 Celui (ou celle) que son cœur aimera.
 Celui qui l'embrass' la promène :
 Promenez la, semouène, semouène (a) } Bis.
 Promenez la, semouènez la

On chantait et on dansait encore celle qui suit, mais sur un air différent de la ville qui la dansait aussi, et la danse encore parfois :

Nous n'irons plus au bois :
 Les lauriez sont coupés (bis).
 C'est Monsieur (ou Madame) que voilà
 Qu'ira les ramasser
 J'entends le tambour qui bat
 Et l'amour qui m'appelle.
 Embrassez qui vous plaira
 Pour soulager vos peines.

4. — On faisait, du temps de mes grands-parents, beaucoup plus de *bié* (seigle) qu'à présent ; il réussissait mieux généralement que le *froment rouge* (blé) (b) ; ou plutôt les terres, moins préparées, moins travaillées et engraisées, donnaient moins en blé qu'en seigle, car elles étaient plus *froides*.

On ne faisait pas mal d'*aveine* (avoine) qui était déjà l'objet d'un trafic assez actif. Quant à la *paumelle* (orge), les brasseries étant alors peu ou point connues dans la contrée, on ne la cultivait guère. Parfois cependant, comme pis-aller, à défaut même du seigle, on en faisait du pain. Mais quel pauvre pain, Seigneur !...

J'ai entendu dire à mes parents qu'ils avaient vu eux-mêmes des années de véritable famine. Le pain de *gros grain* (froment) n'était plus mangé que par les riches bourgeois des villes ; le pain de seigle faisait défaut dans les fermes, et on en était réduit à faire du pain de *paumelle* ; encore, cette paumelle avait été mal récoltée grâce au mauvais temps, et avait presque partout germé.

Ce n'était donc qu'une pâte mal *levée* qui brûlait à l'extérieur et ne cuisait point à l'intérieur. C'était tout crevassé quand on retirait cela du four, et on l'emportait à la maison par morceaux, dans des paniers !

Heureux quand on avait de la galette !

D'ailleurs le *carabin* ne manquait, heureusement, pas souvent. Ceperidant, il y eut une année justement où les autres céréales avaient fait défaut, et où le blé noir, qui promettait

(a) Je ne vois pas bien la signification du verbe *semouèner*, à moins que cela ne veuille dire : « se secouer et se *démener* en tournant » ?

(b) Il ne faut pas confondre, par conséquent, *blé* avec *bié*.